

LES THEATRES AMERICAINS.



HELEN MAC KELLAR ET WALTER MAC QUARRIE, dans "Bought and Paid for," au Tulane.

LE TULANE

Le drame, "Bought and Sold," qui ouvre la semaine lyrique au théâtre Tulane, ce soir, présente des phases de la vie, d'un intérêt saisissant. C'est l'histoire du mariage d'un homme riche avec une humble employée d'un bureau de téléphone, qui dans sa

nouvelle vie de luxe prend soin de sa sœur et de son beau-frère. L'affection qu'elle ressentait pour son mari millionnaire se change en un sentiment plus profond au bout de deux ans; mais dans un moment de délire à la suite d'une orgie, son mari lui jette brutalement à la figure qu'il l'a achetée et payée. Elle se sépare de lui, et devient une simple fille de magasin; prenant pension chez sa sœur et son beau-frère. Mais son arrivée met la gêne dans ce ménage; et le beau-frère ne se soucie pas de travailler, trouve un moyen de réconcilier les époux.



BOYD W. TURNER dans le rôle de Joseph Dumont dans "The Confession," au Crescent.

"Bought and Sold" a eu un immense succès de quinze mois à New-York, six mois à Chicago et six mois à Chicago et six mois à Londres.

Dimanche, Octobre 26, la gentille opérette "Little Boy Blue," sera chantée par une troupe délicate. Les choréistes sont considérés comme les plus complets et les plus harmonieux que l'on ait entendus sur la scène Américaine. Henry W. Savage, l'impresario de "Little Boy Blue" a lancé plusieurs opérettes célèbres, notamment "Madame Butterfly," et "Parsifal."

Commencant ce soir, le drame "The Confession," tiendra le programme de la semaine au Théâtre Crescent. La scène se passe



ED. F. RAYNARD. Le ventrilique célèbre, à l'Orpheum.

dans la ville calme et pastorale de Gloucester, Massachusetts. Le révérend Père J. J. Bartlett est curé de la petite Eglise de Notre Dame de la Merci, et fait vivre sa mère, son frère et un jeune bossu. Rose Creighton, fiancée de Tom Bartlett, frère du prêtre, essaye de le détourner de la mauvaise fréquentation, mais Tom se fâche et quitte la maison. Pendant un violent orage un homme arrive au presbytère et se confesse au Père Bartlett. Il avoue avoir tué dans un accès de rage le frère de la fiancée de Tom, pour lui avoir enlevé sa sœur.

Après le départ de Tétranger, l'on apprend que Tom est accusé du meurtre, et quand Tom revient, il est arrêté et emprisonné. Plus tard le vrai coupable est découvert et l'humble prêtre est heureux d'avoir gardé le secret de la confession.

L'ORPHEUM.

La première des opérettes que l'on entendra sur la scène du théâtre Orpheum, sera "The Knight of the Air" (Le Chevalier de l'Air), récemment arrivée de Vienne et dans laquelle M. George Damorel remplira le premier rôle. M. Damorel est le jeune artiste qui a eu tant de succès dans la scène de danse du "Merry Widow," pendant quatre ans. "The Knight of the Air" est l'œuvre de Leo Stein qui a collaboré à l'opérette "Merry Widow." M. Damorel sera assisté par une troupe de dix sept artistes. Les costumes et les décors sont d'une grande beauté artistique.

À la suite de l'opérette, il y aura une séance très intéressante de ventriologie par M. Ed. F. Raynard se servant d'un grand nombre de mannequins, et d'une auto. Parmi d'autres célébrités sur le programme eilons Fred Watson et Reina Santos en chansons et danses; Matilda et Elvira, vaudevilistes Espagnoles; Louis London, chanteur de genre; et les frères Carson, fameux acrobates.

SANG-FROID D'UN EXPLORATEUR ANGLAIS.

Une surprise plutôt désagréable, ce fut à coup sûr celle éprouvée par cet explorateur anglais dont les journaux d'outre-Manche nous ont fait connaître.

Il se trouvait un soir à Redondo Canyons, en Californie, loin de toute habitation. Il décida d'y passer la nuit, et après avoir installé sa tente le plus commodément possible, il s'endormit.

LES BERGERS SUISSES ET LEURS ANIMAUX.

Dans les Alpes, les bergers qui gardent les vaches et le taureau dans les pâturages de la montagne veulent avoir élevé eux-mêmes le taureau, parce que quand il est jeune, ils s'amusent à le prendre par les cornes et par la tête, et à lui faire la culbute de côté. Quand ils ont fait cela un certain nombre de fois, ils ne se risquent plus à l'essayer; c'est que le taureau, grandi, a pris des forces, mais l'animal, devenu puissant, conserve le souvenir de ses défaites, s'imagine que son berger est toujours le plus fort et lui obéit, fuyant devant ses menaces.

On emploie un procédé à peu près analogue pour le bélier. Celui qui garde les brebis a souvent affaire à un méchant bélier qui le charge et pourrait lui faire grand mal. Aussi prend-il la précaution de placer sa veste sur une pierre, et, passant sa tête au-dessus, il provoque le bélier, qui charge et se fait mal, ne se doutant pas de la supercherie. Après quelques farces de ce genre, le bélier est convaincu que son berger est dur comme la pierre et qu'il est inutile de se casser la tête à vouloir lutter contre lui.

LE TAPIS VERT

A la porte du cercle, de Farny, s'arrêta et nous tendit la main.

— Comment, demanda l'un de nous, vous nous laissez? On vous retrouve ici, par hasard, après des années, et, le premier soir, vous nous lâchez? Vous n'allez pas faire ça!

— Laissez-le donc! dit Pirailles en haussant les épaules; il a raison, insistez pas. S'il a peur de perdre de l'argent, c'est bien son droit!

— Vous n'y êtes pas, je vous assure, répliqua de Farny. — Pourquoi vous en défendez? L'économie n'est pas un défaut; c'est une qualité respectable, même pour des gens qui comme vous et moi pourraient croire, n'ayant en aucun mal à acquérir une grosse fortune, que tous les moyens d'en faire entrer le superflu dans la circulation sont bons.

— Je vous affirme, répéta de Farny d'une voix plus aigre, que j'ai horreur du jeu, du jeu, du jeu! — Evidemment, poursuivit Pirailles c'est moins drôle quand on perd. — Le gain et la perte me sont également odieux. — On dit ça! De Farny pâlit un peu. Les jeunes gens sont encore trop près de l'enfance pour en avoir dégoûté tout à fait l'instinctive cruauté, et sans savoir pourquoi, nous nous rangeâmes contre de Farny. — Un froid tomba brusquement entre nous. — Eh bien, au revoir! dit quelquel.

Quelques vagues poignées de mains, après lesquelles on se resta indifférents, presque hostiles. Pirailles murmura de sa petite voix impertinente: — Et, soyez tranquilles, si l'un de nous est déçagé, on ne vous tâte pas. Farny devint tout à fait blême, fit un pas, et dit d'une drôle de voix: — Je vais avec vous, Messieurs. En haut, la partie battait son plein. La table était si entourée que d'abord nous ne pûmes approcher; puis, peu à peu, nous gagnâmes le second rang. Pirailles trouva une chaise, s'assit avec un "ouff!" de satisfaction, et, tout de suite, posa une poignée de louis devant lui. Tout en les comptant du bout du doigt il se renseignait auprès de son voisin: — Ça va, aujourd'hui? Mauvais tableau? Pas de mains? Une belle tout à l'heure? — "Diable!" comme un pêcheur qui, tout en mouillant sa ligne, demande au premier occupant: "Ça mord? Bon près des fiches? Pas de touches? Une belle carpe?" — Le banquier abattit neuf. Sans regarder son argent qui partait, Pirailles mit une nouvelle poignée de louis. Il ne paraissait pas se soucier du tirage de son tableau, et parlait toujours à son voisin.

— Sept. En cartes à gauche. Cinq à droite, fit le banquier. — Ça va, ça va! blagua Pirailles, qui perdait pour la seconde fois. Son jeu fait, il se tourna vers de Farny: — Eh bien?... — Comme vous, répondit de Farny. — La banque se poursuivait, monotone. De Farny jouait d'un air las et détaché. Tandis que l'on battait les jeux pour une seconde table, Pirailles lui demanda par-dessus la table: — Ça va? — D'un hochement de tête il indiqua un paquet de jetons éparpillés devant lui. Il était de plus en plus pâle, et tambourinait le tapis. Brusquement, il se leva et déclara: — J'en ai assez. — Vous gagnez! murmura Pirailles, d'un ton qui affirmait plus qu'il n'interrogeait. — Non. — Je croyais... Prenez une banquette; on se refait d'un coup, et il y a une suite!

De Farny jeta sur lui un regard indéfinissable, se mordit les lèvres et, comme le croupier annonçait les enchères: — Deux cents louis... deux cent vingt-cinq... deux cent quarante... Il jeta: — Cinq cents! Un très court silence, un mouvement de chaises, un bruit de papier froissé. — Messieurs, les cartes passent, les cartes passent... le ban-

co est fait? — Bancol neuf à droite. — Non à gauche. De Farny annonça: — Je tire: Bâche... Sept à gauche... la banque est remise... Et la partie commença. Pirailles pointait avec acharnement. — Il tenait la veine et la secouait dur: de Farny demeurait livide, et ses mains tremblaient en touchant les cartes. Dix fois de suite il dut arroser; il perdait près de quarante mille francs. Je me penchai vers lui: — Ça suffit! donnez une suite... Il m'entendit sûrement, mais sans me répondre dit sèchement: — La banque est remise.

On a beau savoir un homme très riche, cela fait tout de même quelque chose de le voir perdre ainsi, sans répit dans la déveine, surtout quand on se dit: "C'est moi qui j'ai posé à jouer," et je suivais la partie avec une anxiété désagréable. Il abattit huit. Il y eut un murmure d'étonnement autour de la table; on s'était si bien habitué à le voir perdre. Le coup suivant fut encore pour lui, puis il eut deux tirages d'une audace invraisemblable. Il jouait au hasard, défiant toutes les règles, acceptant tous les coups, taillant à banque ouverte, le regard perdu, comme un halluciné. Mais la chance qui l'avait fui au début lui était revenue triomphalement, et, sans se soucier du tas d'or qui s'amoncelait, il poursuivait la partie, implacablement. — Lavé! dit Pirailles un peu pâle, en repoussant sa chaise. — Neuf! annonça de Farny d'une voix brève.

Puis, couchant les cartes du talon d'un coup de pouce, il ajouta: "Le coup n'y est plus", et demeura immobile, les mains croisées sous le menton. Le croupier entassa son gain dans des sables. Il ne le regardait pas, il ne regardait personne. Comme il ne bougeait pas, quelqu'un demanda: — Vous en reprenez?

— Alors, il tressaillit, se leva et balbutia: — Non... oh! non... Mon pardessus. Il enfouit pêle-mêle l'or, les billets, dans ses poches, et nous sortîmes. Dehors, la fraîcheur parut le remettre; pourtant il conservait l'allure indécise d'un homme qui n'aurait éveillé brusquement dans son premier sommeil. On proposa de prendre un verre de champagne. Il approuva: "C'est une bonne idée," et nous entraîna dans un bar. Aussitôt assis, il se mit à boire, à boire, comme il jouait tout à l'heure, sans paraître se rendre compte de rien.

On eût dit que nos paroles passaient au-dessus de lui et que, de temps en temps seulement, un mot, une phrase effleurait ses oreilles, il éprouvait le besoin de s'approcher de nous. Mais il disait des choses qui ne répondaient sans doute qu'à sa propre pensée: — C'est stupide... Gest imbécile... C'est fou... Le bar se vidait peu à peu. A mesure que les gens sortaient, on éteignait quelques lampes. La fatigue ralentissait notre conversation; lui seul buvait et parlait maintenant. Quelqu'un fut d'avis de rentrer. Il protesta, il fallait boire encore. Il nous retenu comme un homme qui a peur de rester seul. L'un après l'autre, cependant, nos amis se levaient. Pirailles lui-même jeta son manteau sur ses épaules en bâillant.

— Vous venez? Moi j'ai assez ri; je me couche. — Attendez donc un peu, dit de Farny. — Et, se tournant vers moi, il ajouta: — Restez, voulez-vous? Je n'avais pas sommeil, et puis sa voix était si suppliante, que je me cassis. Il n'y avait plus dans la salle, où montait le froid du petit jour naissant, que lui, moi et un garçon qui sonnolait. Il me proposa: — Du champagne? — Non, lui dis-je, vous assez bu. Il secoua la tête. — Vous me croyez ivre! Oui, j'ai bu comme une brute, comme un portefaix, mais je ne suis pas ivre, j'ai toute ma raison... je l'ai trop. — Il se tut, serra ses tempes dans ses mains, ensuite, levant la tête et me regardant droit dans les yeux: — Il faut pourtant que quelque chose! Il s'arrêta. — Pourquoi m'avez-vous forcé à jouer? Je ne voulais pas. Vraiment, c'est à croire qu'un démon vous tenait... Depuis dix ans je n'avais pas touché une carte, je m'étais juré de n'en plus toucher une, et par votre faute, j'ai eu la faiblesse, la lâcheté... Vous ne vous doutez pas de ce que vous avez fait... Devant un tapis vert je deviens un autre homme. Je ne suis plus moi-même. L'odeur d'une salle de cercle, le bruit des jetons, le glissement des palettes me grisent... le contact de ces bouts de carton me rend fou. Cela me

prend comme une crise; mes yeux se troublent, mes oreilles sonnent, ma nuque se raidit. Tout à l'heure en m'asseyant, j'ai senti cela... cela que je croyais oublié... j'ai voulu me lever... mais j'avais mille kilos sur les épaules... quelque chose m'obligeait à rester... à jouer... et je suis resté... et j'ai joué... et j'ai triché, triché! Oui! Je ne peux pas toucher une carte sans tricher. C'est plus fort que moi, plus fort que tout. Je m'étais imaginé que des années de lutte m'avaient affranchi de ce vice. Une heure a suffi pour détruire cette illusion. Maintenant, vous comprenez, après cette expérience, ce n'est plus la peine de me débattre. C'est ma morphine, ça. J'ai retrouvé dans l'infamie dans l'angoisse d'être pris, dans la peur des moindres gestes, l'effroyable volupté qui fit de moi un voleur. Je suis un homme perdu, je le sens, je le sais, je ne me défendrai même plus... Je retournerai, c'est fatal, et je retournerai, je retricherai jusqu'à ce qu'on m'empoigne au collet, qu'on me jette à la porte de tous les cercles, de tous les tripots, de tous les cafés touchés où se retrouvent les "philosophes" de mon espèce. Ce sera la honte, ce sera la honte... Voilà... Vous savez tout, vous le raconterez aux autres, mais on ne me reverra plus... Oh! ne croyez pas qu'en sortant d'ici je me décide à me tuer. Des gens tels que moi, ça ne se tue pas... ça rouille, ça rouille, et puis ça meurt un jour à l'hôpital... au bain... dans une rixe... est-ce que j'ai dit? Adieu... J'ai cette dernière poudure de ne pas vous tendre la main... Sur le pas de la porte, il dit encore:

— Adieu... Je le vis traverser la rue. Dans le jour blême qui mêlait des taches mauves sur ses tempes, il passait, lamentable. Quand il eut disparu, je me retournai. Le garçon, qui l'avait suivi des yeux comme moi, hochait la tête et murmurait: — Si c'est malheureux, tout de même!

— Vous avez entendu notre conversation? lui demandai-je très ému. — Oui, Monsieur. Oh! tout le monde le sait ici... Comment! dis-je. On le sait et on ne l'empêche pas? — Pourqui, Monsieur? Quand il touche une carte, ça le rend fou; ça lui monte à la tête, ça le soûle; ensuite il vient se finir ici avec du champagne, quand il a son compte, il débitte son histoire.

— Voyons, voyons, qu'est-ce que vous me chantez là?... — Il me regarda stupéfait. — Vous aviez cru! Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça. Ce matin, il va entrer ici vers onze heures. Il me dira en confidence: "Ecoulez voir, Félix, j'étais ivre, hier!" Je lui répondrai: "Oui, Monsieur le comte" (parce que ça, il le sait bien, et je ne peux pas lui mentir). Ensuite il fera, d'un air détaché: "J'ai dû parler de jeu, de cartes... de...?" Je lui répondrai: "Non, non, vous avez parlé de femmes, de chevaux." Alors, il dira: "Bon, bon, bien..." Il me passera un louis, s'en ira en sifflant un air... et quatre jours après, ça recommencera.

"THE CABINET" CE FAMEUX GIN "FIZZ" AU MEME VIEUX POSTE, COLE CARONDELET ET GRAVIER. ALBERT CADESSUS, Prop. Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans

EMILIEN PERRIN JOSEPH E. BLUM Propriétés Foncières Actions et Obligations, Assurances IMMEUBLES POUR LE COMMERCE NOTRE SPECIALITE BILLETS Hypothécaires Vendus et Achetés 305 RUE BARONNE PHONE MAIN 16

JULES LALERE IMPORTATEUR d'Espadrilles Françaises Confortables pour les cors et oignons. Excellents pour le maison, le bureau et le gymnase. Le chausson le plus durable qui soit fabriqué. 734 Rue Toulouse Nouvelle-Orléans

ATHÉNÉE LOUISIANNAIS

Groupe de l'Alliance Française. CONCOURS DE 1913-1914. PROGRAMME: L'Athénée Louisianais propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours: "LES ORATEURS DE LA REVOLUTION FRANÇAISE". Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er Mars 1914 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de 500.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

— Le Secrétaire Perpétuel, BESSIÈRE ROUEN, "P. O. BOX 725", Nouvelle-Orléans.

Consulat de France 522 rue Bourbon Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie: M. Arrebois, Naton Eugène, M. Barbier, Alexandre, M. Barthe, Jean Pierre, M. Barroul, Julien, M. Beaurie, Jean Pierre, M. Berkimans, James, M. Bejottes, Auguste, M. Boulard, André, M. Bonnecarrière, Antoine Baptiste, M. Bouillon, Guillaume, M. Casamayouret, Jean Pierre, M. Canton, Martin, M. Cazalet, Jean Bordenave, M. Chamboredon, Paul Martin, M. Crepel, Ambroise Joseph, M. Dufour, Jean Pierre, M. Dueros, J. V. Philippe Honoré, M. Duranton, François, M. Escudo, Augustin, M. Faurie, Claude Auguste, M. Hoffmann, Léonard, M. Maisonneuve, Louis Jean, M. Poey, Maurice, 28 septembre 1913.

BUREAU DE PLACEMENT SYLVAIN VIDALAT 214 EXCHANGE ALLEY Chambres garnies de premier ordre. Prix modérés. OUVERT TOUTE LA NUIT 18sept S. J. Poupard ACTIONS et OBLIGATIONS Valeurs de tous Genres PLACEMENT DE FONDS Membre de la New Orleans Stock Exchange. PHONES MAIN 22 27 28 806 RUE PERDIDO NOUVELLE-ORLEANS, La E. A. ANDRIEU SUCCESSION JULES ANDRIEU PROPRIETES FONCIERES STOCKS ET BONS 802 RUE PERDIDO Membre de la New Orleans Stock Exchange B. O. Boite 11 Nouvelle-Orléans, La